

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

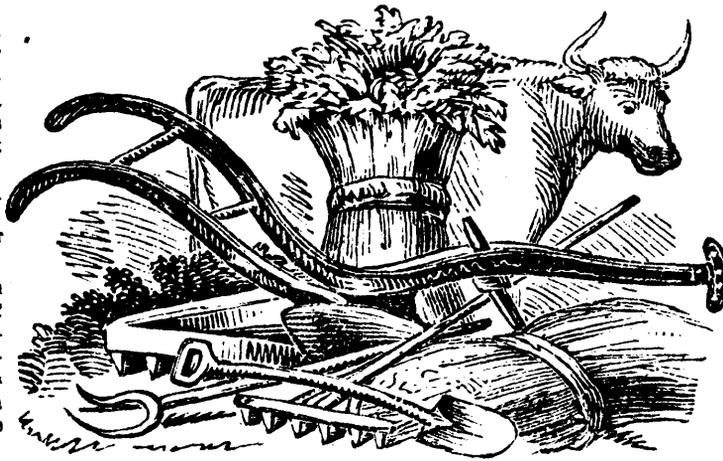
Éditeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arriérés devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1^{ère} insertion, 10 cts. la ligne ; 2^{ème} insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

SOMMAIRE :

Causerie agricole : Nourrir économiquement le bétail.

Recue de la Semaine : Les fêtes de Noël à Rome et la persécution religieuse. — Allocution de Notre Saint Père à la noblesse romaine. — Mémoire de Louis Riel.

Sujets divers : De l'introduction des races étrangères. — L'apprentissage routinier en agriculture et l'enseignement agricole. — La société de colonisation à Manitoba. — Hygiène du bétail en hiver. — Elevage du poulet à la ferme. — Le son de froment et le son de seigle.

Petite chronique : Sucre d'érable fait en janvier, à Compton.

Recettes : Méthode pour coller les papiers teints et déteindre en même temps les pantalons. — Moyen d'enlever aux pantalons la forme du genou.

CAUSERIE AGRICOLE

NOURRIR ÉCONOMIQUEMENT LE BÉTAIL

L'économie est indispensable dans toutes les situations de la vie. L'artisan, le manufacturier, le commerçant, le millionnaire n'ont toujours été sur leurs gardes quand il s'agit de pourvoir aux nécessités de leurs entreprises ou de leurs positions. Sans l'esprit d'économie, les spéculations, la vie ne sont plus qu'un gaspillage incessant au bout duquel on ne trouve en définitive que ruine et misère.

Dans toutes les nombreuses branches de l'industrie humaine, l'économie offre le plus sûr moyen de succès et de prospérité. Lors même que les profits de l'industrie sont faibles, l'homme économe sait toujours obtenir de sa situation de grands avantages, car il sait toujours proportionner ses dépenses personnelles aux revenus que lui procure sa spéculation.

Mais c'est en agriculture surtout que l'économie devient une condition indispensable de prospérité pour l'exploitation et d'aisance pour la famille. En effet, les profits obtenus dans l'industrie agricole sont excessivement divisés. Ils sont, pour ainsi dire, formés de sous, lesquels, se répètent plusieurs fois dans le cours d'une année, forment à la fin une somme assez ronde lorsqu'on a su les utiliser convenablement et en user avec économie. Malheureusement ces sous, d'une si faible valeur et qui tombent presque un à un dans la caisse de l'agriculteur, sont trop souvent regardés avec dédain et dépensés avec insouciance.

Nous avons ici le secret de la fortune de quelques cultivateurs et de la ruine de quelques autres. Le cultivateur économe ne néglige pas ses sous, il recueille soigneusement tous les profits qu'il peut faire, quelques petits qu'ils soient ; il les multiplie sous toutes les formes et de toutes les manières ; et, à la fin de l'année, ces petits profits, si souvent répétés, forment un revenu très enviable. Au contraire, l'homme qui n'a pas l'esprit d'économie ne reconnaît pas la nécessité de conserver les faibles profits qui lui échient de temps en temps, il les disperse aux quatre vents du ciel, sous prétexte qu'ils sont sans importance, ne prend aucun moyen de les répéter et attend toujours les gros bénéfices qui n'arrivent jamais. En même temps, il fait qu'il vive, alors trop souvent il se voit obligé de manger son capital en croyant ne dépenser que son revenu et un bon matin il se voit au seuil de la ruine.

Que d'exemples ne pourrions nous pas citer pour corroborer ce que nous venons d'énoncer. Que de cultivateurs sont ruinés sur des propriétés où leurs devanciers avaient réalisé une petite fortune. Il y aurait des volumes à écrire à ce sujet. Mais nous lui nous à nos lecteurs le soin de choisir les faits et de les rapprocher de nos faits. En jetant les yeux autour d'eux, ils verront les fils vivre misérablement là où leurs pères obtenaient les plus beaux succès, les acquéreurs de nouvelles propriétés s'enrichir sur des fonds où

leurs prédécesseurs avaient trouvé la ruine. Ces exemples sont si fréquents qu'il n'y a pas un seul de nos lecteurs qui n'en connaisse quelques-uns. Du cultivateur économe on dit alors que c'est un *homme de talent*, et de celui qui dédaigne les petits profits on dit qu'il *n'a pas de talent*. La valeur de ces deux expressions est parfaitement connue dans nos campagnes, aucun cultivateur ne l'ignore car ces expressions se trouvent dans toutes les bouches et dans toutes les conversations.

Pour nos cultivateurs, *l'homme de talent* en agriculture est celui qui économise sur tout, qui diminue autant que possible ses dépenses, qui achète le moins et vend le plus. L'homme sans talent, au contraire, n'a pas assez des revenus de sa terre pour vivre, il ne vend presque rien et fait de gros comptes chez les marchands. Le premier s'acquerra une douce aisance si Dieu lui laisse la force et la santé, le second est infailliblement voué à la ruine.

En un mot l'expérience a fait connaître au cultivateur que pour réussir en agriculture il faut avoir du talent ou, en d'autres termes, être économe. L'économie, voilà le plus grand moyen de succès. C'est à elle que le riche cultivateur d'aujourd'hui doit sa prospérité.

Malheureusement, il nous semble que cette belle qualité, si nécessaire surtout en agriculture, a été fort maltraitée de nos jours, même par nos meilleurs praticiens et que chez un grand nombre elle soit devenue synonyme de parcimonie, de mesquinerie. L'économie est une bien précieuse qualité; mais la parcimonie est un bien grand défaut, un ennemi juré de nos succès.

L'économie ne consiste pas précisément à faire le moins de dépenses possible, mais à les faire à propos et en vue d'un certain des avantages proportionnels à leur impotence. Une culture très-riche et très-libérale, peut en même temps être fort économe. Si l'opération qu'on a exécutée, l'a été avec aussi peu de dépenses que possible, on a certainement été fort économe quoiqu'on puisse y avoir dépensé beaucoup d'argent.

Dans toute entreprise, il est rigoureusement nécessaire que les résultats soient calculés avec sagacité, et que les dépenses soient en rapport avec le but que l'on veut atteindre; mais si, afin d'épargner une dépense on manque un succès certain, ce n'est plus de l'économie que l'on fait, c'est de la parcimonie, laquelle est tout aussi préjudiciable à nos intérêts que la prodigalité.

Néanmoins on rencontre un trop grand nombre de cultivateurs qui, sous prétexte d'économie, négligent des entreprises avantageuses et se privent ainsi des bénéfices qui en résulteraient; ces cultivateurs n'entendent certainement pas la signification du mot économie et se portent préjudice à eux-mêmes. Quelques exemples feront mieux comprendre cette dernière proposition: Tel cultivateur, dans le but d'économiser, laboure mal ses terres, les herso incomplètement, leur refuse les fossés et les rigoles convenables, les laisse baigner par l'eau, néglige de les purger des plantes nuisibles qui les infestent; tel autre, pour ménager ses fourrages, nourrit misérablement ses bestiaux, refuse à ses vaches des aliments nourrissants, ne leur donne que de la paille et même diminue autant que possible la ration de cette dernière substance, refuse de l'avoine à ses chevaux, n'offre que des fourrages variés à ses moutons, et des eaux de cuisine à ses porcs. Est-ce là de l'économie? Certainement non; ce n'est que de la parcimonie et de la parcimonie ruineuse.

Il est bien vrai qu'en agissant ainsi le premier obtient une grande diminution dans ses frais de main-d'œuvre et que le second dépense peu pour la nourriture de ses ani-

maux; mais la diminution dans les produits est encore plus notable. La terre mal ameublie, mal égouttée et mal sarclée n'a qu'une production très-faible qui paie à peine les frais de culture. Les bestiaux mal nourris, deviennent maigres, décharnés, un grand nombre meurt de besoins ou de maladies engendrées par la misère, et ceux qui résistent produisent à peine assez pour payer les pauvres soins qu'ils ont reçus. Les vaches ne donnent presque plus de lait, les chevaux sont faibles et ne font qu'un demi-travail, les moutons n'ont qu'une laine courte, de mauvaise qualité et les porcs sont lents à se développer.

Voilà en quelques mots le résultat de cette économie mal entendue, de cette parcimonie si fréquente même chez les cultivateurs reconnus comme des hommes de talent. Économie de sous et gaspillage de piastres.

De toutes les spéculations agricoles, celle qui prête le plus à une mauvaise interprétation de l'économie c'est l'entretien du bétail. Deux grandes fautes se commettent ici: certains cultivateurs, comme nous venons de le voir, soumettent leurs animaux au régime de la misère; d'autres, au contraire, sous prétexte de progrès, jettent leurs fourrages à la voirie, se livrent au plus incompréhensible gaspillage. Des deux côtés, on se montre ennemis jurés du juste-milieu et cependant c'est là que se trouve la vérité.

Le gaspillage n'est pas plus du progrès que la parcimonie n'est l'économie. Le cultivateur vraiment désireux de progresser doit savoir nourrir abondamment ses animaux, leur donner la ration la plus propre à augmenter économiquement la production sans cependant être prodigue.

Ces deux conditions peuvent facilement être remplies. Tout le monde admet que l'on ne nourrit les bestiaux que dans le but exprès d'en obtenir un certain produit tant en travail qu'en denrées commerciales. Mais ce produit est formé par la nourriture que l'animal absorbe, si l'alimentation est pauvre, la production est faible, si elle est abondante, la production augmente également, mais dans une proportion beaucoup plus forte. L'abondance ici, consiste à donner à l'animal la nourriture la plus capable d'accroître les produits qu'on en attend, mais sans dépasser les besoins de l'animal. La vache laitière déjà en bon état ne doit pas recevoir une nourriture aussi abondante pour engraisser, car toute cette partie des aliments, qui servirait à la production de la graisse, serait une véritable perte pour l'éleveur, à moins qu'il ne voulût livrer cette vache à la boucherie dans un avenir assez rapproché. Il en est de même pour le mouton et le bœuf de travail. En se tenant aussi dans la limite de la ration utile, l'animal reçoit une nourriture abondante, et en même temps on se prémunit contre toute prodigalité et tout gaspillage. Le cultivateur économe aussi bien que l'agriculteur progressiste ne peuvent entendre autrement l'économie et le progrès.

Si maintenant, pour une cause ou pour une autre, on ne pouvait demander aucun produit de ses animaux, comme cela a lieu très-souvent en hiver pour les vaches laitières et les bœufs de travail, l'alimentation pourra être diminuée dans une forte proportion. Mais cette diminution ne devra pas être telle que l'animal dépérisse, car la graisse représente une certaine quantité d'aliments au moyen desquels elle s'est formée; par conséquent tout amaigrissement constitue une perte et est une faute contre l'économie.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Pour la quatrième fois depuis que Rome a dû tomber

sous le joug des bandits de Victor-Emmanuel, le peuple romain a célébré les fêtes de Noël et de la nouvelle année au milieu de la douleur et des larmes que lui arrache la vue des outrages et des persécutions que l'on fait subir en Italie à la Religion et à la Papauté.

Cependant, au milieu de ces misères, toutes les classes de la société romaine ont conservé un vif attachement à la personne du Saint-Père. Ce sont véritablement des courtisans sincères du malheur ; et, s'il est un moyen de consoler le Vénérable Vieillard du Vatican dans sa douleur, cet attachement inébranlable de ses fidèles sujets est bien le plus précieux. Aussi Pie IX a-t-il voulu leur montrer combien son cœur paternel en était réjoui, en leur faisant entendre quelques-unes de ces angéliques allocutions dont lui seul a le secret.

De toutes ces allocutions, celle qui nous a paru la plus propre à nous édifier est le discours prononcé en réponse à l'adresse de la noblesse romaine ; nous ne pouvons résister au désir de le faire connaître à nos lecteurs, et nous sommes persuadé que la lecture de ce document leur sera profitable à plus d'un titre.

Le marquis Cavaletti donna d'abord lecture de l'adresse présentée au Saint-Père par la noblesse romaine. Cette adresse mériterait aussi d'être connue du monde entier, car elle est le fidèle écho des sentiments de l'univers catholique à l'égard du Souverain Pontife ; mais le peu d'espace dont nous pouvons disposer ne nous permet pas de la reproduire.

Le Saint-Père se leva ensuite et s'adressa à son noble auditoire dans les termes suivants :

“ Un prophète de l'Ancien Testament se plaignait un jour à Dieu de ce que le peuple d'Israël avait quitté les autels du Seigneur pour courir à ceux de Bélial. Tous, disait-il, plient le genou devant Bélial, moi seul, Seigneur, je suis resté fidèle et n'ai point courbé le front ni quitte vos autels. Mais la réponse du Seigneur le confondit bientôt dans ses regrets et sa vanité. “ Tu n'es pas seul, lui dit le Seigneur, à ne pas plier le genou devant Bélial, mais il y en a des milliers et des milliers autres que toi, qui ne s'inclinent pas devant l'impie et l'erreur. ”

“ Nous voyons dans les temps actuels une situation à peu près semblable à celle que nous signalent ainsi les Ecritures dans le passage où se trouve le dialogue entre le prophète dont nous avons parlé et Dieu. Combien et combien à Rome, en Italie et ailleurs, ou par faiblesse ou par malchance, ont plié et plient encore le genou devant ce Bélial de la révolution italienne ou plutôt de la révolution européenne !

“ Toutefois, on ne peut nier que des milliers et des milliers en Italie et en Europe n'eussent jamais plié le genou devant cette divinité satanique. Et ici je m'en contente de nommer l'Europe sans passer en revue les différentes nations qui la composent, car en parlant du dévouement de tant de milliers et de milliers de catholiques, je craindrais d'en oublier quelques-uns, et alors ceux que je n'aurais pas nommés pourraient venir se plaindre et me dire comme il m'est déjà arrivé une autre fois : “ Très-Saint-Père, dans votre dernier discours, vous avez parlé des autres nations, et vous nous avez passés sous silence ; avons-nous donc démerité et ne vous aimons-nous pas autant que les autres ? ” Donc, je parle de l'Europe et du monde catholique, sans faire l'énumération des différentes nations, pour que je ne sois point accusé d'être un murmureur des peuples. Non je ne suis pas un murmureur des peuples ; mais des princes et des gouvernements, oui.

“ Le miracle le plus grand de cette fidélité du peuple ca-

tholique n'est pas seulement dans les paroles par lesquelles il nous exprime son dévouement et sa foi, mais aussi et surtout dans les abondantes aumônes qu'il nous envoie, et c'est ainsi que nous voyons se vérifier les paroles du cantique sacré : *Esurientes implevit bonis et divites dimisit inanes*. Les pauvres du Vatican sont munis de tout le nécessaire, non-seulement pour eux, mais encore pour les autres ; *esurientes implevit bonis*. Mais l'autre partie du texte sacré n'est pas moins confirmée, et nous voyons au contraire le gouvernement spoliateur couvert de dettes ; n'avoir plus ni or ni argent ; du papier, rien que du papier. Nous le voyons réduit à une misère telle que si on fouillait dans tous ses coffres, on n'y trouverait pas même une pièce de monnaie, même en cherchant avec la lanterne de Diogène.... La Sainte Ecriture appelle ailleurs ces riches *sa tidiosos divites*. Jamais titre ne leur a mieux convenu, car ils sont vraiment bien fastidieux et fatiguants, *fastidiosos*, avec leurs charges, leurs impôts et les oppressions de toute sorte dont ils accablent le pauvre peuple.

“ Continuez à vous montrer toujours fidèles et dévoués, et marchez dans la voie que vous avez si noblement entreprise. Votre fidélité fait votre plus grand éloge et forme ma plus douce consolation. Elle est pour moi un baume, un encouragement, une récompense. Vous êtes ma joie et vous formez ma plus belle couronne. Soyez donc toujours constants et fidèles. Je recevais, la semaine dernière, l'hommage d'un livre que mes nombreuses occupations ne m'ont pas encore permis de parcourir, mais dont le titre seul est tout un enseignement. Ce livre a pour titre : *La Constance*. C'est la constance que je prie Dieu de vous accorder. La constance, je le sais, est un effet de la grâce ; c'est un don gratuit de Dieu, mais il ne la refuse pas à ceux qui la lui demandent et qui font tout ce qui est en leur pouvoir pour l'obtenir. Oui, ayez de la constance dans les nombreuses bonnes œuvres que vous soutenez, et Dieu vous bénira et vous consolera. Ayez de la constance et continuez à donner le bon exemple de la fidélité, de la piété, et à élever vos enfants dans l'amour et la crainte de Dieu.

“ Demandez cette constance à Dieu, priez les cinq plus grands saints, et quand je dis les plus grands, ce n'est pas que je veuille porter un jugement sur le plus ou moins de mérite des saints, mais j'entends par là ceux que l'Eglise considère comme les plus élevés dans le ciel. Priez saint Pierre pour qu'il vous obtienne une foi inébranlable. Priez saint Paul pour qu'il vous mérite d'avoir comme lui le zèle pour la religion et la propagation de la parole de Dieu. Adressez-vous à saint Jean-Baptiste pour que vous ayez comme lui le détachement des biens de ce monde et le courage de braver en face l'iniquité ; il flagella les impiétés et les scandales des puissants de son époque et n'eut peur ni de son roi ni de la prison.

“ Demandez à saint Jean l'évangéliste la charité. Vous savez que saint Jean a été appelé l'apôtre de la charité et qu'il la prêchait toujours à ses disciples : *Filioli*, leur disait-il, *diligite alterutrum*. C'est au point que ceux-ci s'étaient fatigués de lui entendre toujours répéter les mêmes paroles. Mais le saint apôtre n'en continuait pas moins à leur répéter : *Diligite, filioli, alterutrum*, car la charité est le fondement de toutes les vertus. Enfin, priez Saint Joseph, que nous avons choisi pour protecteur de l'Eglise, pour qu'il protège cette Eglise et la délivre bientôt de tous les maux qui l'accablent, et priez le aussi pour qu'il vous assiste à l'heure de la mort et vous rende doux et facile le passage de cette vie de misères à la bienheureuse éternité.

“ Soyez donc constants, et demandez à Dieu et à ses

saints de vous confirmer dans cette vertu qui fait votre honneur et ma joie la plus douce. En attendant, je vous bénis, je bénis vos familles, vos affaires, et je prie Dieu de vous bénir et de vous récompenser, et de vous accorder la grâce de voir vos chers enfants se conserver toujours bons catholiques.....”

— Les journaux vendus à la Révolution viennent de changer de tactique dans leurs attaques contre le Vénéralble Chef de l'Église. Ils ont insulté, outragé, menacé, cherché à intimider, par tous les moyens en leur pouvoir, le saint Vieillard qui tient sur la terre la place de Jésus Christ lui-même. Peines inutiles, ils en ont été pour leurs frais d'imagination. Pie IX n'a pas moins continué sa divine mission et il n'a cessé un seul instant de proclamer la vérité et d'attaquer l'erreur et l'iniquité partout où elles se montraient, sans se laisser arrêter par la puissance et la force de ceux qu'il était forcé de condamner.

Voyant que les insultes, les outrages, et les menaces n'ont aucune prise sur Pie IX et reconnaissant que, par ces moyens, ils ne peuvent le réduire au silence, les journaux impies, après avoir longtemps cherché dans leur sac à iniquités, viennent enfin de trouver un nouveau genre de guerre. Ce genre consiste à publier des indiscrets bulletins pontificaux, dans lesquelles ils font parler le Saint Père à leur guise, afin de pouvoir le compromettre même auprès des gouvernements catholiques.

C'est la *Gazette de Cologne* qui la première fit l'essai de ce nouveau genre. Elle a donné la traduction d'une prétendue Bulle qu'elle attribue à Pie IX et qui règle les dispositions à prendre pour l'élection de son successeur. Cette bulle est fautive en trois points et porte en grosses lettres la marque infâme de la fabrique révolutionnaire d'où elle sort.

“ À l'aide de ce coup plus que hardi, dit un correspondant européen, on avait sans doute le dessein d'accabler le Vicaire de Jésus-Christ, mais on a obtenu l'effet opposé, au contraire, un triomphe moral d'un ordre supérieur. On avait aussi le dessein de jeter le trouble parmi les catholiques au moment des élections (demander) mais les auteurs de cette tentative deviennent la risée de tous.

“ Pour juger de la fausseté du document, il suffit d'y jeter les yeux, et l'on ne comprend l'épaisseur de l'ignorance des faussaires qu'en se souvenant que Dieu aveugle les méchants quand il trouve le moment venu de les perdre.

“ Le Vatican garde le silence sur cette aventure et se contente de faire dire par *l'Observateur Romano* et par le *Journal de Florence* que le document est apocryphe, laissant à ses organes le soin de repousser les insinuations et les outrages de la *Gazette de Cologne*....

“ Certainement, il existe une bulle dont la teneur ne doit pas différer beaucoup des bulles de Pie VI et de Pie VII, qui furent écrites dans des circonstances à peu près identiques. Mais cette bulle ne sera connue qu'à la mort du Pape, et l'on croit qu'elle est, selon un antique usage, déposée dans un calice scellé, qui est peut être dans l'oratoire de Sa Sainteté à une main trés-treuve ne pénétré pas....”

— On est maintenant fort occupé, en Italie, à se partager les dépouilles des ordres religieux. Pour le moment, du moins, les spoliateurs s'entendent comme *larrons en foire*. L'un, le gouvernement piémontais, donne avec magnificence, l'autre, la municipalité de Rome, accepte avec reconnaissance. C'est ainsi que la municipalité, par l'organe de M. Piancini, son syndic, vient de recevoir, comme cadeau, trente-deux couvents qui doivent servir pour l'implantation de nouvelles écoles et autres choses encore.

Mais il paraît que ces trente-deux couvents ne suffisent pas et que Piancini en voudrait un plus grand nombre afin de pouvoir y loger une vingtaine de mille ouvriers qu'il a enrôlés dans le Nord de l'Italie et qui doivent bientôt arriver à Rome pour travailler aux démolitions ordonnées par la municipalité révolutionnaire de cette ville.

Ces 20 000 ouvriers ajoutés à ceux qui sont déjà rendus à Rome, porteraient le nombre total à 50,000. Ce sont pour la plupart des garibaldiens et des affiliés aux sociétés secrètes. Piancini se forme ainsi un noyau qui l'aideront puissamment dans la formation de la future république italienne et au besoin ils sont hommes à devorer les incendiaires de la future Commune, fin obligé de toutes les turpitudes dont l'Italie est le théâtre depuis quelques années.

— En Canada, la presse de toutes les nuances d'opinion s'est fort occupée d'un document important relatif aux troubles qui ont eu lieu dans le Nord-Ouest, avant l'entrée de ce territoire dans la Confédération Canadienne.

Ce document, dû à la plume de M. Louis Rié, Président du Exécutif Gouvernement provisoire, a pour titre: MÉMOIRE SUR LES CAUSES DES TROUBLES DU NORD-OUEST ET SUR LES NÉGOCIATIONS QUI ONT AMENÉ LEUR RÈGLEMENT AMIABLE.

Notre cadre ne nous permet pas de reproduire ce mémoire, et nous ne pouvons que l'indiquer en passant. Il contient l'histoire complète des événements de Manitoba. La position de M. Rié, l'ardeur avec laquelle il a pris fait et cause non-seulement pour les Métis, mais pour toutes les nationalités qui habitent Manitoba, donnent à son mémoire une importance qu'il serait difficile de ne pas reconnaître. Aussi ce document est-il destiné à avoir un immense retentissement dans tout le pays.

— Il y en, le 8 courant, au salon du Pensionnat de l'Université-Laval une séance très-intéressante de la Société Casault. Nous sommes heureux dit le *Courrier du Canada*, de constater les progrès toujours croissants de cette belle institution littéraire. M. D. vin étudiant en droit a prononcé, avec un rare talent oratoire un discours sur les “ *Douleurs de Pie IX*.” Il a retracé dans un langage enthousiaste les joies, les tristesses, les angoisses et les triomphes du Pontife Immortel. Les intrigues pleines d'astuce, les conspirations infernales des sociétés secrètes, l'insupportable apathie des cours européennes à la vue des souffrances de Pie IX, l'exil de Gête, la rentrée triomphale du Pape à Rome, les trahisons du 20 septembre 1870, enfin la captivité du Vatican. M. Devlin a rappelé à la mémoire de tous ces faits impérissables, dans un discours où la noblesse et la fraîcheur des sentiments le disputaient aux charmes et à l'éclat du plus haut style. La Société Casault a le droit d'aspirer aux plus beaux succès, lorsqu'il figure dans ses rangs d'aussi belles intelligences.”

De l'introduction des races étrangères

Il y a un vieux dicton qui s'exprime ainsi : ce n'est pas le tout que de manger, il faut encore digérer..... Nous ferions bien, croyons nous, d'appliquer cette pensée à l'entraînement irréflecti vers l'introduction de certaines races étrangères et de nous dire : ce n'est pas tout d'introduire de nouvelles races en Canada, il faut encore pouvoir les y utiliser..... Nous ne parlons évidemment que des animaux à comprendre dans le bétail ordinaire de la ferme, et nous faisons à la science comme à l'histoire naturelle leurs franches coudées pour se procurer s'il est possible et entretenir dans les muséums, à grands frais, toutes les bêtes de la création : chacun son lot.

Pour ne citer que deux ou trois preuves à l'appui de la variante proposée, voyons d'abord ce qui est advenu des fameux moutons chinois dont on faisait un si grand récit à leur arrivée en Europe, il y a une dizaine d'années. A entendre les premiers patrons de ce vilain animal—qui ont agi du reste de très-bonne foi et avec désintéressement, nous nous empressons de le reconnaître,—il semblait que les vertus prolifiques du mouton chinois dans son pays d'origine se maintiendraient chez nous et se transmettraient à ses croisements. On espérait déjà des brebis ayant des petits comme des lapins et donnant jusqu'à cinq agneaux en deux portées dans le cours d'une même année! Vous manquez de viande, de viande de mouton surtout, prenez mon ours, ou plutôt mes chinois, et ils vous feront de la chair à jet continu! Eh bien, pas du tout, la race en question n'a pas su racheter chez nous par l'abondance de sa fécondité si surfaite, ni sa détestable conformation, ni sa viande médiocre, ni son lainage impossible, et après être tombée à ne plus donner (*entre pairs*) que trois agneaux en deux ans, elle a été croisée avec du mérinos qu'elle n'a pas embelli, à coup sûr; et ce croisement in-olite, s'il existe encore, produit comme les autres un agneau par an; et voilà tout. N'eût-on pas mieux fait de laisser ce mouton avec les magots de la Chine, ces mangeurs de rats, de chiens, de cochons d'Inde, peu difficiles, par conséquent, sur le choix de leur nourriture et de leur bétail?

Dans la même espèce: et ces moutons throp-hire, d'une loue race eux là, mais gros comme des ânes, et margeant en proportion de leur taille, cela va sans dire, qu'on voudrait vous faire accepter en ce moment sous prétexte qu'ils font à la mode chez nos voisins d'outre-March, quelle déception attend ceux qui s'y laisseront prendre? Envoyez donc à nos bonneries boung oies des animaux dont chaque gigot pèse 20 livres, rien que cela! Voyez-vous d'ici nos ménagères, tourner les talons devant de pareils morceaux, car elles sont trop avisées pour ne pas savoir que le mouton rêchuffé ne vaut ja mais rien. Vivre toute une semaine sur la même pièce de viande, ce n'est pas rigolant; les gros moutons n'ont donc à espérer chez nous que la clientèle restreinte des grands et blis en ents culinaires, lequel, on le sait, rêchèrent leurs provisions au rabais: tant pis pour l'éleveur qui n'a pas fait cette réflexion avant d'adopter des moutons mon-trueux!

Changeons d'exemple: dans la volaille, quel avantage a-t-on retiré à introduire dans nos basses-cours le brama poutra? Pas le moindre; outre que les coqs de la poule sont rares et fort petits, c'est un poult à la chair rouge; et si andreuse indigne de paraître sur une table bien servie; il est tout en pattes et en os, à ce point que nos bonnes races françaises de moitié moins volumineuses rendent en réalité presque autant de viande nette que ces énormes volailles. Ajoutez qu'originaires d'un pays tropical les bramas-poutras sont très-sensibles à la gelée. Un froid un peu sévère fait tomber leurs ergots ou les met dans l'état le plus pitoyable qu'on puisse imaginer. Ce n'était vraiment pas la peine de nous enganter de cet animal comme volaille: son seul rôle, à notre avis, est de n'être élevé que comme oiseau de volière, ce qui n'est pas notre affaire.

Nous aurions beaucoup de faits analogues à signaler si nous ne craignons d'abuser de la patience de nos lecteurs; mais ceux qui ont l'âge et l'expérience savent mieux que nous combien il faut se méfier des races mirabolantes annoncées avec trop d'enthousiasme. Aussi est-ce aux commerçants surtout que nous adressons ces conseils: si vous n'avez ni le temps ni les moyens de faire des écoles, n'ac-

ceptez pas sans preuves évidentes et de leur acclimation et de leurs qualités économiques les races nouvelles qui partent d'un milieu tout autre que le vôtre; rendez-vous compte avant toutes choses des facilités qu'elles offrent aux débouchés à votre portée; car la première condition de l'agriculture sérieuse, c'est de pouvoir vendre aisément ses produits. Enfin laissez aux savants, aux amateurs ce qui n'est pas encore entré dans le domaine pratique de notre profession. Assez de difficultés s'imposent à l'élevage des races reconnues avantageuses depuis longtemps déjà pour que nous n'en cherchions pas d'autres à la légère et à nos risques et périls: ne confondons pas, en un mot, la curiosité avec le véritable progrès.—MAYRE.

L'apprentissage routinier en agriculture et l'enseignement agricole

L'apprentissage est le résultat de la routine, et certes la routine n'est pas la compagne du progrès, il s'en faut.

Il suffirait donc qu'un habitant des campagnes sût tenir la charrue sans se rendre compte s'il doit ruer la terre profondément ou superficiellement, et pourquoi il se livre à l'opération du labourage!

Il suffirait que le cultivateur fit usage d'engrais sans avoir aucune notion des lois de la végétation et sans savoir par conséquent de quoi se nourrissent les plantes les plus vulgaires: de telle sorte qu'il donnerait des engrais phosphatés aux récoltes qui demandent des engrais azotés, et qu'il jetterait de la chaux dans un sol qui en contient déjà une trop grande quantité!

Vous placez des animaux dans la ferme sans que le fermier sache comment il faut s'y prendre pour les reproduire dans les meilleures conditions: il opérera alors toutes sortes de croisements, comme il le fait déjà trop souvent, et, au lieu d'améliorer les races, il les détruira complètement.

Vous mettez dans sa main d'excellents instruments, et il vous répondra: "A quoi servent ces nouveaux engins! Mon père a cultivé pendant soixante ans, et il ne s'en est jamais servi."

Voilà bien ce fameux apprentissage qui montre le bout de l'oreille.

Pendant dix ans vous venez du blé sur la même terre; et il ne faudra pas vous en étonner, puisque la loi des associations sera fort peu connue. Les fourrages sont une bonne chose, nous dit-on, mais il faut le faire passer par l'estomac d'un animal qui peut bien ne pas réussir, tandis que le bétail procure immédiatement de l'argent sonnante.

Voilà des arbres fruitiers, mais ils ne produisent rien ou peu de chose; ils sont mal taillés, mal conduits, cultivés en dépit du bon sens. Les choses se sont toujours passées ainsi de pères en fils et on doit se garder d'y apposer un changement quelconque.

Pourquoi toutes ces mauvaises plantes dans les prairies, alors qu'il serait possible de n'en voir que de bonnes? Mais toutes nos plantes fourragères sont excellentes, nous répondra-t-on; cette prairie date de vingt-cinq ou trente ans, et on la considère comme la meilleure du pays. Vous vous baissez alors, vous cueillez des plantes nuisibles en quantité, vous les montrez au propriétaire ébahi; vous lui conseillez de les remplacer par des légumineuses ou par des graminées de choix. Prenez garde! vous faites de l'enseignement et vous modifiez la tournure de ce pauvre diable voué à un apprentissage éternel.

Mais vous écrasez là avec le pied un petit animal fort utile qui vous rendrait de grands services en vous préservant d'insectes qui dévorent vos récoltes. Tenez, voyez ces chenilles processionnaires, regardez cet autre insecte, c'est leur ennemi; laissez-le vivre et il finira par vous en débarrasser. Le ver blanc, le hanneton, les mauvaises herbes, etc., font bien du mal. Le pays perd ainsi plus de cent millions par an. Conservez avec soin les petits oiseaux, et vos récoltes seront en partie préservées de la dent meurtrière de ces destructeurs.

Pourquoi ne vous attachez-vous pas à établir une distinction facile en re les animaux utiles et ceux qui sont nuisibles? Vous auriez ainsi le plus grand respect pour les premiers et vous don-

neriez impitoyablement la mort aux autres. Encore là de l'enseignement.

Ah ! c'est que l'enseignement est le flambeau de la vie ; l'enseignement est le couronnement de l'édifice social ; l'enseignement est le point de contact entre le ciel et la terre, puisqu'il fait les hommes, les transforme et les rapproche de la divinité.

Il est donc nécessaire de commencer par le commencement. Assez longtemps les enfants de la campagne ont vécu dans l'ignorance ; assez longtemps ils ont fonctionnés dans les champs comme des machines et non comme des êtres intelligents. Cet état de choses ne peut plus se maintenir à notre époque, car les besoins à satisfaire sont plus nombreux, les aspirations sont plus larges et plus généreuses.

L'agriculture va prendre sa place au soleil, du moins nous l'espérons, et est alors impossible que les lois qui la régissent restent en retard et ne soient pas en rapport avec celles qui forment la règle dans toutes les autres industries.

A-t-on jamais songé à faire un architecte sans lui apprendre le dessin, les mathématiques et sans lui faire étudier l'histoire des monuments ? Un avocat peut-il exercer sa profession sans connaître le droit ancien et le droit moderne ? Un médecin fera-t-il de beaux produits dans les meilleures conditions s'il ignore comment il faut s'y prendre pour atteindre le but ? Eh ! mon Dieu, il en est de même pour toutes les professions.

L'ignorance a toujours été et sera toujours une mauvaise conseillère ; la civilisation n'est arrivée que par le savoir au point où nous la trouvons aujourd'hui ; il n'existerait pas de civilisation sans enseignement, et par conséquent sans science. Pourquoi donc alors laisser l'agriculture sous l'éteignoir et lui imposer ainsi une condition d'infériorité qui nuit à la production et porte un préjudice énorme à la consommation.

L'enseignement agricole doit donc marcher en première ligne dans le pays, et tous ceux qui seront consultés, tous ceux qui apporteront une déposition quelconque, doivent déclarer qu'il faut d'abord prendre tous les moyens possibles pour introduire l'enseignement agricole, non-seulement dans les écoles primaires des campagnes, mais encore dans les écoles de tous les degrés. Des études de ce genre ne nuiraient à personne, puisqu'elles auraient pour but d'accroître largement le produit du sol qui constitue la richesse vraie, la richesse la plus solide du pays. Nous pouvons même ajouter que ces études seraient utiles à tous les jeunes gens riches ou pauvres, qu'ils soient destinés aux fonctions publiques, qu'ils exercent des professions libres, ou qu'ils se jettent dans des carrières industrielles, commerciales.

L'ère de famille n'oublie donc pas de placer au premier rang l'enseignement agricole lorsqu'on viendra vous demander votre avis, car votre voix sera entendue, soyez-en certain, vos vœux exerceront une grande influence sur les décisions à prendre. Ayez soin de recevoir dans votre famille un journal agricole ; par ce moyen vous serez intéressés dans le cœur de vos enfants l'amour de la culture. Le pays intelligent compte sur vous, et vous porterez haut le flambeau de la science, qui ne peut manquer d'ouvrir une ère nouvelle et de métamorphoser l'avenir qui appartient à vos fils, à vos filles.

La société de colonisation de Manitoba

On lira avec un vif plaisir, nous en sommes sûr, le compte rendu de l'organisation parmi nous d'une société appelée à faire le plus grand bien. Au sein des comités allemands et autres d'immigration, la Société de Colonisation de Manitoba a pour but d'aider l'émigré du Bas-Canada en particulier à se choisir l'endroit le plus convenable pour se fixer et à l'assister dans ses premiers besoins d'établissement.

Aujourd'hui que nos frères et amis de Québec commencent à comprendre tous les avantages qu'offre la province de Manitoba à tous ceux qui ont le courage d'aller loin du clocher natal chercher le pain et l'espace, il est nécessaire que de notre côté nous fissions tout notre possible pour attirer à nous nos compatriotes et émigrés.

Le retard apporté au chemin de fer du Pacifique rend quasi impossible et pour longtemps l'immigration européenne dans l'ouest

canadien ; nous devons donc par conséquent nous attendre à voir se continuer ce qui est déjà commencé. Notre province s'est sur tout jusqu'ici recrutée de population nouvelle parmi les habitants des vieilles provinces ; ça été un bien ; ça été un mal. En fait, la chose s'est produite un peu au hasard, et le plus souvent sous l'empire de circonstances déplorables. C'est ce mouvement des anciens établissements vers les nouveaux qu'il s'agit de régulariser, d'améliorer et d'activer dans de meilleures conditions.

Manitoba offre à l'émigré du Bas-Canada une terre de 160 acres, toute de prairie s'il le veut, d'une fertilité extraordinaire, d'une culture immédiate et facile, et le tout pour dix piastres. Le climat de notre province est très salubre ; et si l'hiver est un peu plus long que dans le sud de Québec, en revanche la terre ne se couvre que d'une mince couche de neige que le soleil du printemps a bientôt fondue ; de sorte que les travaux de ferme se font au même temps qu'en Bas-Canada.

Manitoba jouit des mêmes institutions responsables et libres que les anciennes provinces. Les catholiques ont leurs paroisses, leurs églises, leurs curés, leurs religieuses, leurs couvents et leurs écoles absolument comme en Canada. Les catholiques paie sa taxe d'école à l'école catholique, le protestant paie la sienne à l'école protestante. La langue française se parle dans les cours, dans la législature, dans les documents officiels et partout comme en Bas-Canada. Le commerce est très florissant et demande de nouveaux renforts à Québec. Nous ne sommes pas assez représentés dans le commerce et l'industrie ; avis à nos jeunes négociants.

Sans doute, nous ne prétendons pas dans ces quelques lignes énumérer tous les avantages qu'offre au cultivateur, à l'ouvrier et au commerçant bas canadien notre province de Manitoba ; mais ces quelques lignes suffiront pour démontrer le but sérieux et très louable de la Société de Colonisation de Manitoba. Puisque le renfort de la population considérable que devait nous donner la perspective de la construction du Pacifique nous manque aujourd'hui, tâchons d'y suppléer en appelant ici le flot si énorme de l'émigration du Bas-Canada vers les Etats-Unis. C'est une tâche patriotique et essentiellement canadienne. Honneur à la société qui l'entreprend, et espérons que ses efforts s'avèrent généreusement secondés par nos parents et frères du Bas-Canada.

Déjà, d'ailleurs, nous attendons au printemps l'arrivée dans Manitoba de plusieurs familles canadiennes émigrées aux Etats-Unis ; c'est de bon augure, et un bon commencement : courage ! — *Le Mitis.*

Hygiène du bétail en hiver

Le régime du gros et menu bétail en hiver ayant une influence décisive sur sa valeur et ses mérites, on ne saurait trop rappeler aux éleveurs combien sont utiles les soins du propre et de bonne écurie réclamés par leurs étables par le pansage et l'alimentation de leurs bétails.

La tonte, le bouchonnage. La tonte des chevaux et des bœufs, pratiquée en hiver, a pour résultat d'activer les fonctions de la peau, et de contribuer pour beaucoup à la vigueur, à l'embonpoint et à la santé des animaux. Cette excellente pratique préserve souvent des maladies qui résultent des refroidissements, et rend par conséquent des services qu'on est bien d'apprécier comme on le devrait. On a d'autant plus tort de la négliger qu'après quelques années l'industrie a réussi à fabriquer de toutes pièces au moyen desquelles on tond un grand cheval ou un grand bœuf en moins de deux heures.

La bouffe résultant de la tonte est un engrais excellent à placer au pied des arbres, jeunes arbres ou des arbustes qu'on veut préserver des vers blancs ou des courtillères.

A défaut de tonte, quelques éleveurs pratiquent tous les jours le bouchonnage ; ils ébrillent leurs chevaux et leurs vaches littéralement avec un bouchon de paille, ou mieux avec un torchon de gros-coton à sacs.

Au reste les deux opérations, loin de s'exclure, se complètent parfaitement. Un cheval tond profite beaucoup plus du bouchonnage que le cheval dont le poil est mis et feutré retient toute la transpiration.

Il est facile de juger par l'aspect des animaux le bien-être que leur procure la tonte et le bouchonnage. Ils sont plus vifs, plus

vifs au travail, plus alertes et plus dociles. Tout le monde peut aisément en faire la remarque.

Un journal suisse, *Le Villager's*, rapportait dernièrement qu'un vacher a fait l'expérience suivante sur une de ses vaches. Il s'absentait pendant quinze jours de l'étrille et de la bouchonner comme il l'avait fait jusque là, la vache donna onze pintes de lait de moins que précédemment, bien que nourrie de la même façon. Il sortit de son écurie sa vache à l'étrille et au bouchonnage. Quinze jours après sa vache recouvrait sa fécondité habituelle.

C'est à l'égard de l'espèce porcine surtout qu'il est nécessaire de recommander les soins de propreté pendant l'hiver. C'est un préjugé odieux et trop commun dans nos campagnes de croire que le porc n'a rien à souffrir de vivre dans un trou immonde et sans air, réduit à se vautrer dans ses ordures.

Il n'est pas d'animal au contraire qui ait plus l'instinct de la propreté, et qui ne récompense mieux son maître des soins qu'il prend de le nettoyer par de fréquents pansages. Lorsque le porc se vautre dans les cloaques, il ne vise qu'à se rafraîchir la peau irritée douloureusement par la vermine microscopique qui le dérange.

Bouchonnez-le vigoureusement, de temps à autres, débarrassez-le de ces engorgements invivables par une solution d'eau phéniquée aux deux centièmes; vous verrez un animal doux, gai, tranquille, vaquer à sa fonction de fabricant de lard, avec un plein de succès, pour lui et pour vous.

Elevage du poulain à la ferme

Voici des conseils excellents et pleins d'actualité pour nos éleveurs agriculteurs, que donne le *Journal de la Société centrale de Bruxelles* aux éleveurs belges :

Un préjugé absurde s'oppose à ce que le jeune poulain prenne le premier lait. Gardez-vous de payer tribut à ce préjugé-là, en cépît des noms de vin, pourri ure, poi-on, etc., que lui a prodigués l'ignorance. Loin de considérer ce premier breuvage comme malfaisant, voyez-y, au contraire, une médecine, nécessaire, par conséquent précieuse. Et si les cas de mort sont si fréquents chez les jeunes poulains, dès les premiers jours de la naissance, à quoi devons-nous le plus souvent nous en prendre, sinon à la privation de cette médecine, dont le poulain, je le répète, a absolument besoin pour le rétablissement de son corps.

Laissez le petit hôte d'aller aussi vite qu'il lui plaira auprès de sa mère. Si la gestation n'est mal effectuée, si des accidents sont survenus, si le part a été laborieux, si la mère est malade, et si par suite vous avez lieu de craindre que le lait ne soit mauvais, appelez le vétérinaire, qui seul alors verra ce qu'il faut faire.

Si de même pendant l'allaitement vous avez lieu de juger, par l'état du poulain, que le lait qu'il prend n'est pas bon, c'est encore au vétérinaire que vous devez en référer pour tracer votre conduite.

Tant que la jument sera nourrice, donnez lui des aliments très-nourissants, mais suffisamment aqueux pour lui assurer beaucoup de lait, car il est de toute nécessité que le poulain, durant le temps de sa croissance, n'éprouve aucune privation et que sa nourriture soit excellente.

Dès sa naissance entretenez le poulain dans la plus grande familiarité avec tout le monde. Habituez-le à se laisser caresser, flatter, manier dans toutes les parties de son corps. Faites qu'il aime la voix de l'homme et y réponde gaiement. Que les femmes surtout en fassent leur bijou; qu'elles l'amènent au point d'accourir en galopant à leur appel et de manger dans leur main quelque friandise.

Jamais de rudesse, et surtout jamais de coups. Tout par la douceur, par la sympathie.

La mère de même sera traitée avec douceur et le plus grand soin. Elle devra être également familière; et si elle ne l'est pas, on fera tout pour l'amener là.

Elle sera régulièrement étrillée, bouchonnée, en un mot soignée de près. Quant au petit, ces soins lui sont inutiles; la mère s'en charge. L'écurie sera toujours bien aérée et suffisamment chaude, et rien ne manquera au bien-être de la mère ni du petit.

Si cette méthode était suivie généralement, on ne verrait jamais

ce qu'on voit tous les jours, des chevaux vicieux, ombrageux, rétifs, etc., qui ne sont dangereux pour l'homme que parce que l'homme a été brutal et maladroit pour eux dans le bas-âge.

Le son de froment et le son de seigle

La plupart des cultivateurs ne se rendent pas compte de la différence que l'on rencontre en éléments nutritifs dans le son de froment et celui de seigle. En général on pense que les sons n'ont pas une grande valeur pour l'alimentation des animaux. Il ne faut pas, à ce sujet, porter un jugement absolu, car la valeur nutritive du son dépend de la mouture et des soins que l'on a pris pour séparer de l'écorce du blé toutes les parties farineuses. Il est certain que les sons provenant des moulins de commerce ne doivent pas contenir une très-grande quantité de matières alimentaires, car on les passe et on les passe sous la meule jusqu'à extinction. Mais il n'en est pas tout à fait de même pour les sons provenant des moulins de campagne; ces derniers sont toujours excellents, et la partie la plus nutritive du grain reste adhérente à la pellicule; c'est pour cela, probablement, que les avis sont partagés au sujet de son employé comme aliment des animaux. Évidemment, on a simple écorce, sans amidon, ni sucre, ni gluten, doit être d'une digestion peu facile et produire d'assez tristes résultats sur l'économie animale, et dans ce cas il vaut presque tout autant ne pas en faire usage; mais il ne faut pas pour cela condamner le son d'une façon absolue. Il s'agit seulement de bien le choisir, ce qui n'est pas difficile. Il suffit de le faire tremper dans de l'eau chaude, et la quantité du son se reconnaîtra à la couleur plus ou moins blanche de cette eau.

Petite Chronique

Sucre d'érable fait en janvier.— On nous écrit de Coaticooke, en date de mercredi: " M. Louis Messier, de Compton, a fait du 10 au 20 de janvier d'aler, un demi gallon de beau sirop délectable, avec le produit de l'eau de 17 érables. M. François Bertrand, du même lieu, a entaillé 20 érables et fait plusieurs livres d'excellent sucre. Mais à présent, nous avons l'hiver ordinaire, c'est-à-dire de 28 à 30 degrés, au-dessous du zéro."

RECETTES

Méthode pour coller les papiers teints et détruire en même temps les punaises

Lorsque les murs ne sont pas mis, on les gratte d'abord, soit avec un outil, soit au moyen d'une pierre de grès; on prend ensuite, pour une chambre de dix pieds de hauteur sur quinze pieds de longueur et de largeur, une livre de colle que l'on humecte légèrement. Une heure après, on la met devant le feu avec trois chopines d'eau, on y joint huit onces de térébenthine (la résine et non l'essence) et on la laisse cuire pendant une demi-heure, en la remuant continuellement. Lorsque la térébenthine est entièrement dissoute, on enduit les murs de deux ou trois couches de cette colle à chaud; on prend ensuite, pour coller le papier, de la colle de farine dans laquelle on fait encore dissoudre au feu de la térébenthine, dans la proportion de cinq ou six onces par livre de colle, ayant toujours soin de bien la remuer, sans quoi la térébenthine tacherait le papier, si elle n'était pas bien dissoute dans la colle. Cette manière a le grand avantage de détruire les punaises qui se trouvent dans beaucoup d'appartements, lesquelles sont recouvertes par les premières couches dont on enduit d'abord les murs.

Moyen d'enlever aux pantalons la forme du genou

Lorsqu'un pantalon de drap a été porté quelque temps, il prend la forme du genou, de telle sorte que, lorsqu'on est debout, il présente à la hauteur du genou, une bouffissure qui fait très-mauvais effet. On la fait disparaître en mouillant le drap à l'envers et en passant dessus un fer convenablement chauffé, de manière à bien sécher le drap. Cette opération n'altère pas l'étoffe.

GRAINES
DE
FLEURS ET DE JARDINS
EXPÉDIÉES PAR LA POSTE

Dans toute la Puissance du Canada.

Notre Chromo "Le Petit Fleuriste," très-belle image pour Salon, de 17 pouces sur 22, est envoyé gratuitement à tous ceux qui nous feront une commande de graines pour au-delà de cinq piastres.

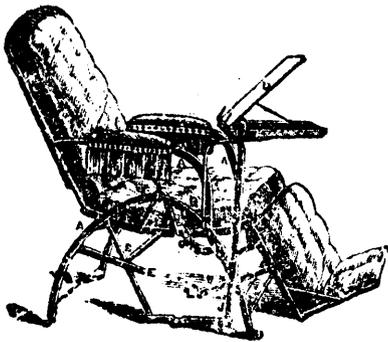
Nous expédions notre Catalogue gratuitement, à tous ceux qui nous en feront la demande.

CHASE BROTHERS ET BOWMAN.

Grain tiers à OSHAWA, Ontario.

LA CHAISE AJUSTABLE
DE WILSON.

FIRMIN H. PROULX,
Agent.



EN VENTE A
Ste. Anne de la Postière.

La nouveauté du siècle, patentée 1871.

La charpente de cette Chaise est en fer verni et bronzé, léger, fort et durable. Elle ne se dérange pas facilement, et elle est si facile à manœuvrer qu'un enfant peut l'ajuster.

Le tourage est fait selon l'art et rend la Chaise un beau meuble pour le Salon, la Bibliothèque ou la Chambre, ainsi qu'un siège commode et luxueux.

Les Invalides trouvent cette Chaise la meilleure qu'on ait inventée pour leur usage. On la change facilement de la position perpendiculaire à une position inclinée, et en lit avec matelas complet.

Dans les maladies, où le patient ne peut rester couché, elle offre un changement de position agréable.

Comme Chaise de lecture, elle est parfaite, pour fumer, sans égale, et pour écrire on peut lui fixer un pupitre portatif.

Circulaires avec dessins explicatifs envoyées sur demande. Tout ordre par la poste ou autre sera exécuté avec promptitude; les Chaises seront empaquetées avec soin, et expédiées sur paiement à l'acheteur.

PRIX DES CHAISES :

Le prix dépend de la qualité. Bonne qualité en Reppuni avec orn. frisé \$30. Meilleure qualité en Terrys de fantaisie, Repps et Damas. fini extra \$35. Pupitre de Lecture et Ecriture avec garnitures, complet \$5.

DR. N. A. SMITH & CIE,

Seuls Fabricants et Agents pour la Puissance du Canada.

245, Rue St. Jacques, Montréal.

MUSIQUE . NOUVELLE !!

REÇUE DE PARIS
PAR LE STEAMER POLYNESIAN.

MUSIQUE INSTRUMENTALE :

Bucéphale, galop brillant.....	<i>Desaux</i>	60 centins
Junon, valse	<i>Graziuni</i>	60 "
Polka des moineaux.	<i>Jeanvrol</i>	40 "
Espéglerie	<i>Bachmann</i>	60 "
Echo de la terrasse, polka.....	<i>Kowalski</i>	65 "
Sur l'Adriatique.	"	60 "
La jolie hongroise, valse.....	<i>Fischer</i>	60 "
Prascovia, mazurka	<i>Kowalski</i>	70 "
Le roulis, caprice maritime.....	"	50 "
Solitude, nocturne.....	"	60 "
Le petit diable, polka mignonne.....	<i>Leduc</i>	50 "
L'aveu, valse brillante.....	<i>Kowalski</i>	75 "
Olga, mazurka.....	<i>Graziuni</i>	40 "
La petite coquette, valse mignonne.....	<i>Deliseurie</i>	50 "
Le chant du lazzarone.....	<i>Kowalski</i>	60 "
Marche turque.....	"	60 "
etc., etc., etc.		

MUSIQUE POUR ORGUE

LE SERVICE DE L'EGLISE:—100 morceaux brillants et facile pour Orgue par *Valenti* — \$2 50

TRE-OR DE ORGANISTES:—Recueil en deux volumes de musique d'orgue facile et brillante, chaque Vol. \$3 00

MORCEAUX D'ORGUE des auteurs célèbres:—A Miné,—Lo renzo,—Marius-Guent,—Lefebure-Wely,—De Calonne, etc.

METHODES ELEMENTAIRES

(En français).

Méthode de violon.....	75 centins
" de flûte.....	75 "
" d'accordéon.....	75 "
" de hautbois.....	75 "
" de Cornet à pistons.....	75 "
" de Saxhorn.....	75 "
" de Clarinette.....	80 "
" d'harmonium.....	80 "
etc., etc., etc.	

En vente chez

A. LAVIGNE,

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique,

114 rue St. Jean, QUÉBEC.

N.B. Les personnes éloignées de la ville qui désireraient procurer quelques uns des articles ci-dessus, ou autre morceau quelconque, n'ont qu'à envoyer le prix et le nom du morceau sous enveloppe à A. LAVIGNE; elles recevront le morceau demandé par le retour de la maille.

Octobre, 1873.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, janvier, 1874.

L'ÉCOUTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 10 par cent.

R. S. M. BOUCHETTE,

Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.